US OPEN

Le dernier combat d'une reine

L'Américaine Serena Williams s'est inclinée lors du troisième tour de l'US Open dans la nuit de vendredi à samedi, signant à 40 ans son retrait du circuit.

PORTRAIT

LORRAINE KIHL

Elle aura fait durer le suspense, portée par un public acquis à sa cause. Serena Williams s'est finalement inclinée 7-5, 6-7, 6-1 après un dernier jeu acharné face à l'Australienne Ajla Tomljanovic, au troisième tour de l'US Open. Une défaite qui marque la fin de carrière de la star aux 23 Grands Chelems. « J'ai vraiment essayé, il aurait fallu être un peu meilleure », s'est presque excusée l'Américaine de 40 ans, très émue à l'issue de la rencontre. Avant de saluer son père, sa mère et sa sœur Venus : « Merci d'avoir été à mes côtés pendant toutes ces années. C'est eux qui méritent tout, c'est grâce à eux que j'ai tout réussi. C'était une chouette balade. »

Une révérence à New York, c'est une façon de boucler la boucle, à domicile, 23 ans après le premier triomphe en Grand Chelem qui l'a sortie de l'ombre de Venus. Un final devant un public américain gaga : les places pour son premier match, dont le prix n'a cessé de grimper depuis l'annonce de son retrait, se sont revendues jusqu'à 98.000 euros au marché noir. Un traitement à la hauteur de l'aura de superstar qu'elle a acquise et qui ferait presque oublier à quel point le public américain a pu se montrer dédaigneux, si pas méprisant, vis-à-vis de sa championne.

> *Venus est la seule personne à qui je peux vraiment parler après une défaite parce qu'elle sait ce que ça fait. (…) C'est la seule qui comprend*
>
> **Serena Williams**
>
> à propos de sa sœur Venus

C'est que, pendant des années, le clan Williams a suscité une espèce d'antagonisme malsain au sein du milieu comme du public. Une hostilité manifestée dès le début de la (très jeune carrière) de Venus et Serena : deux petites filles noires, issues d'un quartier mal famé, coachées par leurs parents – des autodidactes ! – débarquant dans un milieu blanc et privilégié. Formellement, on leur reproche l'exubérance parfois outrancière du père, de ne pas se plier aux codes (les filles seront sorties du circuit junior par souci de protection), de donner l'impression de faire bande à part.

Dans le fond, difficile de ne pas voir une forme de racisme et de mépris de classe. Les deux prodiges ont pris cette hostilité larvée de plein fouet lors de la finale d'Indian Wells, en 2001. Serena Williams, 19 ans, affronte une Belge de deux ans sa cadette : Kim Clijsters. Elle entre sur le court sous les huées de milliers de spectateurs, huées qui redoublent lorsque sa sœur et son père prennent place en tribune. La cause : la veille, la demi-finale opposant Serena à Venus Williams est annulée à la dernière minute en raison d'une blessure de l'aînée, trop tard pour programmer un match de remplacement (Serena affirmera plus tard que sa sœur a signalé sa blessure plusieurs fois, mais que l'organisation a espéré jusqu'au dernier moment qu'elle se remette pour jouer – l'affrontement attirait du monde –, une version que le directeur du tournoi réfute).

Or, l'événement se produit dans un contexte de rumeurs, relayées dans la presse et par certaines joueuses (en l'occurrence Elena Dementieva après sa défaite contre Venus), selon lesquelles les matchs opposant les deux sœurs seraient pipés par Richard Williams. Le paternel déciderait en amont qui des deux doit gagner, en alternance bien sûr, pas question de faire de jalouse. D'où le déchaînement de la bronca, redoublée par la vue d'une Venus même pas boiteuse le lendemain de l'incident. Pendant toute la rencontre, le public sera du côté de Clijsters, applaudissant les erreurs de Serena Williams, huant ses services. La joueuse en parlera rétrospectivement comme d'un événement traumatisant (elle évoquera des cauchemars et des angoisses post-traumatiques).

Narrant ce moment dans son livre *Seeing Serena*, le journaliste américain Gerald Marzorati y voit l'avènement de la Serena Williams « telle qu'on la connaît depuis : obstinée, inflexible, imposante, surpuissante et avec une concentration à la fois glaciale et flamboyante ». Déstabilisée, elle perd le premier set 6-4 (elle expliquera à l'issue du match qu'elle ne pensait pas avoir le cran de continuer, écrasée par les huées), avant de remonter la pente, augmentant son niveau de jeu comme si elle « tirait de l'énergie » de l'hostilité du public, analyse l'auteur, gagnant le match en trois sets. Il faudra attendre quatorze ans pour que Serena et Venus Williams remettent les pieds à Indian Wells.

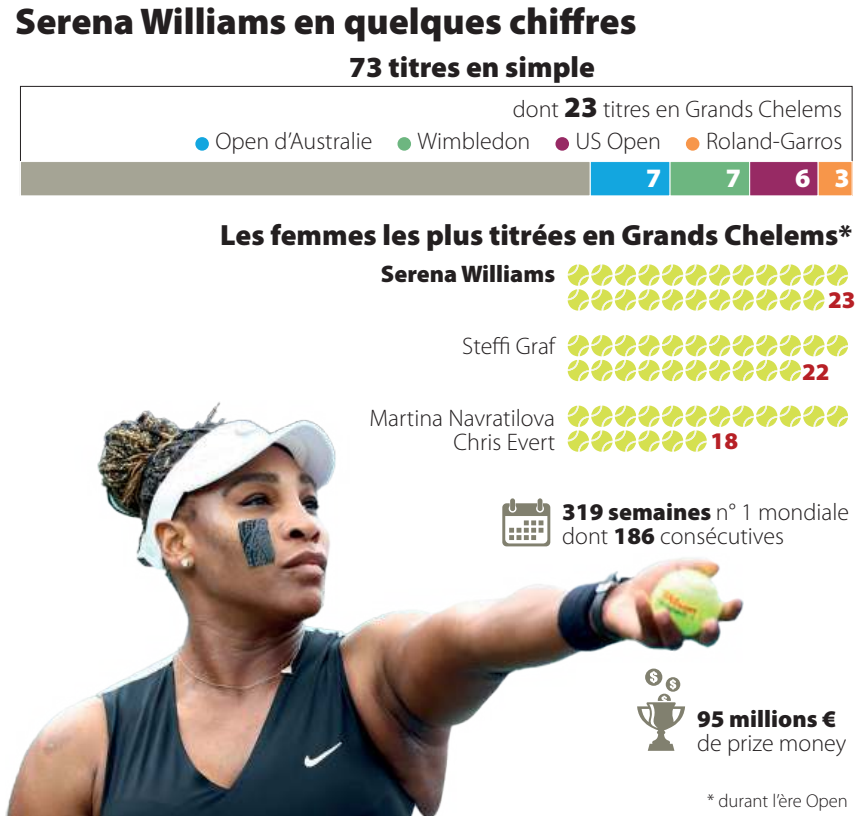
L'avènement de Serena Williams

Pas la bienvenue, Serena Williams a progressivement fait son trou sur les courts et dans l'opinion, à sa manière, sans compromission, en s'imposant par son jeu : un service puissant et précis, des retours hyperefficaces destinés à plier l'échange dès les premiers coups. « Si votre service, même bon, n'était pas sur la ligne à une certaine vitesse, vous ne revoyiez pas la balle derrière », évoque Marion Bartoli. « Ça arrive une, deux, trois fois, et à un moment vous ne savez plus quoi faire. Quand vous n'avez même pas le temps de rentrer dans le match et que c'est déjà fini, ce n'est pas évident. » Une domination écrasante, tant physique que mentale. Comme le décrivent souvent les joueuses qui l'ont affrontée, un match contre les Williams, et plus particulièrement contre Serena, se jouait avant même la première balle. Justine Henin – qui parle de Serena Williams comme de « son plus grand challenge », « sa plus grande remise en question » – expliquait récemment dans *L'Equipe* : « On sentait qu'elles étaient conditionnées à être là, la voie était tracée. […] Elles ont fait peur et Serena peut-être encore davantage. Il y avait aussi beaucoup d'intimidation. On peut parler de toutes ses qualités tennistiques, mais une de ses forces était de montrer qu'elle était persuadée qu'elle allait vous marcher dessus alors qu'elle devait être empreinte de doutes, comme toutes les joueuses. »

Une jeunesse hors normes

Une image dure, cristallisée par la mythologie des Williams – celle d'une jeunesse dans le ghetto de Los Angeles – littéralement écrite par leur père. Richard Williams a maintes fois raconté avoir décidé du parcours des deux sœurs, plusieurs années avant leur naissance, après avoir découvert à la télé qu'une joueuse de tennis pouvait empocher 40.000 dollars à l'issue d'un tournoi. Il écrit un manuel de 78 pages détaillant par le menu le coaching auquel serait soumise sa future progéniture et pousse sa femme, Oracene, à jouer le jeu (quitte à forcer le destin en planquant sa pilule contraceptive…). Serena n'a que 18 mois lorsque la famille déménage ses cinq enfants à l'autre bout du pays, dans une des ban-

Serena Williams en quelques chiffres



Serena Williams, la businesswoman

La presse n'a pas manqué de le relever : une brochette de célébrités étaient réunies pour assister à l'entrée en lice de Serena Williams pour son ultime US Open. Parmi elles, une habituée du box de la joueuse : Anna Wintour, rédactrice en chef de *Vogue* et papesse de la mode. C'est que l'icône du tennis doit aussi sa notoriété à ses intérêts hors des courts et à sa capacité à maîtriser le récit de sa propre vie (elle la tient de son père). Fascinée par la mode, elle a vite été connue pour ses extravagances vestimentaires sur les terrains, de la jupe en jean à la robe tutu (dessinée par Virgil Abloh, tout de même). Serena Williams a depuis créé sa propre marque de prêt-à-porter (qui n'a pas de volet « sportswear » en raison de son contrat d'exclusivité avec Nike). Ces dernières années, prenant conscience des responsabilités incombant à sa célébrité, l'Américaine a développé un fonds d'investissement ciblant des projets portés par des femmes de couleur (confrontées à beaucoup plus de freins que le reste de la population pour entreprendre). Comme elle l'a écrit dans *Vogue*, où elle a annoncé son retrait des courts, il n'est pas question de « retraite », elle n'aime pas ce mot, mais d'« évolution ». L.K.